

SEMINAIRE 2005-2006 *AUTOUR DU FEMININ*.

1^{ère} séance du 05 octobre 2005.

L'HOMME N'EST PAS LA FEMME ; UNE FEMME NON PLUS.

Voici, en liminaire, une conversation que j'ai eue fin juillet dernier avec une jeune consœur, férue, comme il se doit, de psychanalyse, bien que d'une autre génération, la sixième à partir de Freud. Pour garder son anonymat, je l'ai appelée L'a/A. Cela s'écrit grand L, apostrophe, - l'apostrophe, c'est très important, petit a sur grand A barré. Nous verrons, plus loin, que ce n'est pas pour rien, que je l'appelle : **L'a/A**, pour autant que cette barre, cette fraction indique aussi une division.

L'a/A : Bonjour JML...(JML, c'est moi, comme ça s'entend).

JML : Bonjour L'a/A. Je viens de lire, dans Le Monde, que Génie Lemoine-Luccioni était décédée... 92 ans ! C'est ridicule, mais je me suis dit, encore une ! Dans le même *Carnet*, l'Ecole de la Cause rappelait à notre souvenir son mari, lui-même décédé, il y a bien dix ans maintenant, je crois. Je me souviens encore de Paul Lemoine... Mais, Génie, ce qui m'avait passionné chez elle, c'était ce qu'elle écrivait sur les femmes, son côté psychanalyste féministe. Il faut se souvenir de cette grande époque, celle des années soixante-dix, que j'ai vécue, pour laquelle je me suis enthousiasmé, moi, dans ma maladresse d'homme convaincu de « la cause des femmes ». Génie Lemoine-Luccioni, Luce Irigaray, Michèle Montrelay et Antoinette Fouque. Je passais d'une lecture à l'autre, attendant le texte suivant, celui que produirait l'autre... L'Autre femme....

L'a/A : Vous pensez qu'aujourd'hui il n'y a pas de relève... ?

JML : Non seulement, il n'y a pas de relève, mais ces questions semblent avoir été oubliées. C'était des questions qui interrogeaient, dans le champ de la psychanalyse, la série : femme(s), féminité, féminin. Elles se sont perdues avec le retrait ou la disparition de la scène politique pure de la psychanalyse des personnes que je viens de citer. Elles ont été oubliées, mais elles n'ont cependant pas été dépassées. Elles n'ont pas été transmises, voilà tout... Aujourd'hui, sont-elles même comprises ?

L'a/A : Ah...le mot est lâché, la transmission !

JML : Oui, la transmission. Un mot tellement rabâché, que l'on finit par l'oublier, lui aussi, tellement on le prononce ! Dans le Séminaire *Encore*, de 1972-1973, à la séance du 13 mars 1973, Lacan fait remarquer, une fois de plus, que *mot*, c'est *motus*. Il ajoute que quelque part, La Fontaine dit «*Pas de*

réponse, mot ». Eh bien, c'est de cela qu'il s'agit, dans la psychanalyse d'aujourd'hui. *Motus et bouche cousue*, comme dit le proverbe. Et plus on parle de transmission, moins elle se fait, moins elle s'aborde, et plus elle se saborde...

L'a/A : Cette transmission, elle échoue à passer selon les voies habituelles, mais elle passe, peut-être par d'autres voies ?

JML : Oui, c'est l'hypothèse qu'il nous faut constamment réintroduire. Comment, au jour d'aujourd'hui la transmission se fait-elle dans la psychanalyse entre une génération qui a plus de soixante ans et une autre qui n'arrive pas, encore, ne serait-ce qu'à la moitié de cet âge, pour les plus jeunes... ?

L'a/A : Elle se fait, à condition de *tenir bon*. Et je peux vous dire que ce n'est pas toujours facile. Combien de fois l'envie de renoncer, d'abandonner, d'envoyer tout en l'air m'assaille...

JML : Oui, je crois le savoir, pour avoir moi-même traversé ces états. Parfois sur d'autres modes, il est vrai, mais en ce domaine, à chacun son style, car à chacun son symptôme... Et pourtant, je me dis que *transmettre*, cela ne peut pas se faire autrement qu'en parlant (parler, écouter, entendre, s'entendre répondre, rencontrer le *motus*), et en écrivant (écrire, lire, écrire à nouveau)... Car c'est bien dans ce registre du symbolique que tout apparaît, disparaît... puis, à nouveau, a une chance de réapparaître.

Voyez-vous, c'est comme pour le rêve, voie royale d'accès à l'inconscient disait Freud : tout ce qui n'a pas été parlé (suffisamment) dans la vie diurne, réapparaît (« se reparle ») dans le vie nocturne.

L'a/A : Oui. Je suis d'accord.

Bon, voilà donc, à minima, un accord inter-générationnel... Transmission ? Oui, sans doute, et je dirais, comme ça, que la transmission, c'est ce qui fait trou... Trou dans quoi ? Trou dans la compacité du Moi. Du Moi de chacun, du Moi de chacune... Dans le cadre et à condition de transfert. Mais venons-en, maintenant, plus directement, à ce thème que je vous ai proposé pour cette nouvelle année de séminaire : ***Autour du féminin.***

Autour du féminin... Autour... Au tour (en deux mots). Au trou, aussi, anagrammatiquement... Le féminin, c'est ce qui fait trou. Trou dans la Culture, trou dans la Civilisation, trou dans le corps, trou dans la tête, trou dans la langue, trou dans l'amour. Mais le féminin, je vous l'annonce, aussi incroyable, aussi stupéfiant que cela puisse vous paraître, aussi insoupçonné aussi, je vous le dis comme cela, d'entrée de jeu, d'entrée de séminaire - et, bien sûr, nous y

reviendrons tout au long de cette année,... le féminin, c'est un nom du *transfert*, un nom, encore plus précisément, un nom de la dimension réelle du transfert. Un nom, en somme du *Réel* dans le transfert. En lieu et place de dire « la dimension réelle du transfert », l'on pourrait dire, désormais, et tout simplement : « le féminin » ! Car c'est lui qui est derrière cette question du réel, et plus précisément du réel de transfert. Le féminin !

Le féminin excite et fait peur. Plus, il fait horreur. Il attire et fait fuir. Il fascine et révulse. Pourquoi ? Et pour qui ?

Parce qu'il est actif, acteur, agent de division, de manque et de soustraction. Avec lui, le Tout, le Un, en prennent un coup, chancellent et s'ouvrent d'une béance qu'ils passent leur temps à nier en la comblant. C'est-à-dire à la reconnaître. Il y a du déni dans ce qui fait « face » au féminin. Et ça tombe « pile » !

Le féminin, c'est la « femme à abattre ». La femme dans la femme. Mais aussi chez l'homme. La « femme à abattre » chez l'homme. C'est au profit d'une masculinité, confondue avec sa virilité. Pour une femme, ce serait plutôt au profit d'une féminité voyante, exhibée même, en un mot hystérique, mais..., car il y a un « mais », mais à condition qu'elle soit muette ! C'est-à-dire, d'une femme à faire taire, c'est-à-dire encore, celle à qui il faut interdire de parler, d'écrire et même de lire.

« Philomèle est l'une des deux filles de Pandion, le roi d'Athènes. Elle avait une sœur du nom de Procné. Comme la guerre avait éclaté entre Pandion et son voisin le Thébain Labdacos, à propos d'une question de frontières, Pandion appela à son aide le Thrace Térée, un fils d'Arès, grâce auquel il obtint la victoire. Il donna alors à son allié sa fille Procné en mariage. Bientôt Procné eut de son mari un fils, que l'on nomma Itys. Mais Térée devint amoureux de sa belle-sœur, Philomèle ; il lui fit violence, et, pour qu'elle ne pût se plaindre, il lui coupa la langue. Mais la jeune femme trouva le moyen de tout révéler à sa sœur en brodant tous ses malheurs sur une étoffe. Procné décida alors de punir Térée. Pour cela, elle tua son propre fils, Itys, le fit bouillir, et donna cette chair à manger à Térée, à son insu. Puis, elle s'enfuit, avec Philomèle. Quand il s'aperçut de ce crime, Térée prit une hache, et poursuivit les deux sœurs. Il les rejoignit à Daulis, en Phocide. Là, les deux sœurs implorèrent les dieux de les sauver. Les dieux eurent pitié d'elles et les transformèrent en oiseaux. Procné devint un rossignol, et Philomèle une hirondelle. Térée fut lui aussi transformé, et devint une huppe.

Il existait des variantes de cette légende. L'une d'elles faisait de Philomèle la femme de Térée, et intervertissait son rôle avec celui de sa sœur. C'est la version adoptée généralement par les poètes romains, qui font de

Philomèle le rossignol, et de Procné l'hirondelle. Cela semble plus conforme à l'étymologie de Philomèle, dont le nom évoque l'idée de la musique. »¹

Le féminin, ce n'est pas la féminité. Disons que le féminin, c'est ce que la féminité n'arrive pas à réduire, ou plus exactement, à recouvrir, à masquer, à, je dirais, « illusionner ». Car la féminité, cela marche avec la Culture. C'est localisable et historisable.

La féminité au XXI^e siècle n'est plus celle, « philomélienne », si je puis dire, de l'Antiquité gréco-romaine, pas plus que celle de l'époque moyenâgeuse des troubadours de l'amour courtois, celle de la Renaissance ou encore celle des « inc'oyables et des m'éveilleuses » - c'était la prononciation « branchée » du moment, l'élision des « r » -, « inco'yables » et « m'éveilleuses » au cheveux rouges et aux seins nus, de la toute fin de la Révolution française, juste avant que n'advienne l'Empire, puis la si bien nommée « Restauration ». Après la Révolution, vous remarquerez, toujours, ça va de mal « en pire », et puis l'on restaure...

La féminité suit également des codes qui réfèrent aux aires culturelles, elle n'est pas la même en Europe qu'elle ne se présente au Moyen-Orient, en Afrique sub-saharienne ou encore en Extrême-Orient, voire au Maghreb ou en Polynésie... Tout le monde connaît cela, inutile d'insister plus ici...

Si la féminité est quelque chose qui consciemment *se montre*, voire qui *s'expose* ou encore *s'exhibe*, en somme *se donne à voir* en tout cas, le féminin, au contraire, je dirais, est quelque chose qui, à son insu, *s'écoute*, qui *s'entend*, voire même *se lit* parce qu'il s'inscrit, parce qu'il s'écrit. Si la féminité est essentiellement de l'ordre de l'image, le féminin est lui de l'ordre du signifiant, mais aussi, passé à l'écriture, de l'ordre radical de la lettre. La féminité, pour nous, ressortirait donc de l'Imaginaire, le féminin, lui, serait plutôt à référer au Symbolique, voire, avec son passage à la lettre, au Réel. Tous les deux, cependant, chacun à sa manière, proposent un traitement particulier du Réel. Du réel du sexe. D'où, vous le sentez déjà un peu ici, une accroche avec la question du réel de transfert.²

Traitement par *l'image*, avec le trafic des symboles qu'elle véhicule et met en scène, pour la féminité. Traitement par la *parole*, qui s'énonce à l'insu, représentation par le signifiant d'un sujet pour un autre signifiant au risque de « l'une-bévue » (*Unbewusste*). Recouvrement du trou pour la féminité, découverte du même trou et creusement dudit, pour le féminin accepté.

¹ Pierre Grimal, article *Philomèle*, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, puf, 1951, 2002, p.368.

² Jean-Michel Louka, Sur cette question du réel de transfert, voir mes *Notes de Séminaire 2003-2005*, *Le transfert*, inédit.

Cependant, et comme vous l'avez remarqué, sans doute, l'on ne parle jamais du féminin d'un homme. Du féminin, chez l'homme. Pourquoi ? On parle bien de la masculinité de l'homme, et l'on dit bien parfois d'une femme qu'elle est un peu trop « masculine »... Et tout le monde comprend, ou croit comprendre. On dit moins souvent qu'un homme est viril, les hommes en tout cas ne se le disent pas entre eux. Ce sont les femmes qui en déplorent plutôt l'insuffisance ; mais elles se le disent... entre elles. Quelque part Lacan fait la remarque que c'est plus d'une femme que l'on dira qu'elle est « virile », la virilité étant par ailleurs un fantasme plus fréquemment féminin, que masculin.

Alors ce qui pose problème, à l'orée de ce séminaire, c'est ce jeu qu'il y a entre plusieurs termes, qui forment des couples de termes. Plaçons-les comme cela pour l'instant : homme/femme ; virilité/féminité ; masculin/féminin.

Puis en fausses colonnes, comme l'on parle dans la traduction de « faux-amis » :

- | | |
|----------------|----------------|
| - <u>Homme</u> | - <u>Femme</u> |
| - virilité | - féminité |
| - masculin | - féminin |

Si j'intervertis « Homme » et « Femme », est-ce que les attributs peuvent rester à leur place, est-ce encore pertinent ?

- | | |
|----------------|----------------|
| - <u>Femme</u> | - <u>Homme</u> |
| - virilité | - féminité |
| - masculin | - féminin |

Que l'on constate-t-on alors ?

On constate que les attributs « virilité » (virile) et « masculin » (masculinité), peuvent très bien être utilisés pour une femme, et que, en nos termes, la phalliciser ne pose aucun problème. Ce peut être même un procédé d'érotisation fantasmatique du corps et du comportement féminin très souvent utilisé dans la Culture (dans les domaines du sport et du spectacle).

Par contre, et comme à contrario, du côté Homme, cela ne va pas du tout, car cela marche d'un autre pas. La « féminité » d'un homme, cela n'a pas vraiment de sens. Ceci dit, pour un homme, la sémantique vire tout de suite du côté de ce qu'on appellera l'« efféminé ». Si l'on dit d'un homme qu'il est « efféminé », l'on signifie quoi ? On le signifie tout bonnement comme « châtré » ! Eh oui... ! « Efféminé » devient très vite un équivalent, un autre nom, pour « émasculé ».

Mais il reste ce terme : « féminin ». Lorsque l'on dit qu'un homme est « féminin », que veut-on dire ? Ne désigne-t-on pas quelque chose d'un peu

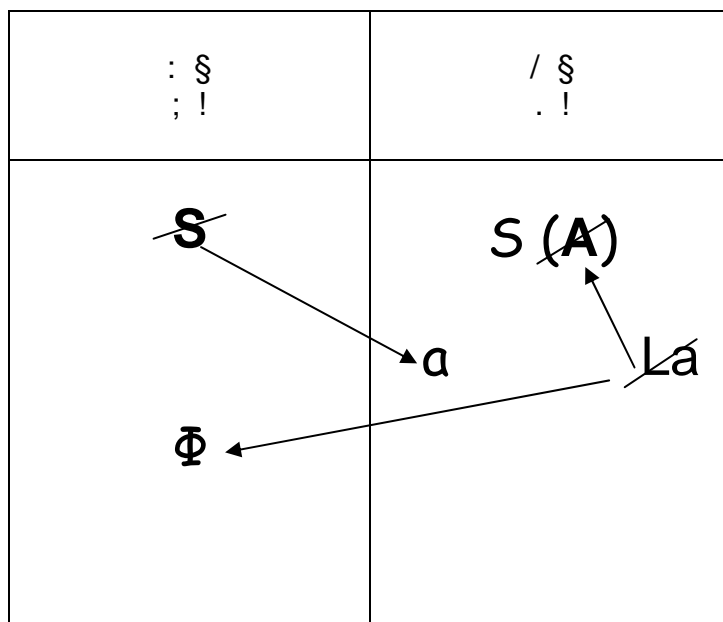
énigmatique ? Lequel, par ailleurs et très vite, n'a plus rien à voir ou à faire avec l'« efféminé » d'à l'instant !

Si la « féminité » d'un homme n'a pas de sens, l'on constate qu'il n'en est pas de même du « féminin » chez un homme. Alors, pourquoi ?

Reprenons dès le départ. Comme vous l'avez sans aucun doute observé, il existe des hommes et des femmes. Et, apparemment, ce n'est pas la même chose. Difficile, après, d'en dire un peu plus.

L'avancée de la psychanalyse, depuis sa naissance freudienne jusqu'à son efflorescence lacanienne, c'est d'abord la question homme/femme, c'est-à-dire la question de la différence sexuelle, en ne se limitant pas à en croire l'anatomie et la physiologie, pas plus que, modernité oblige, les ovules et les spermatozoïdes, voire les hormones ou même les chromosomes...

La psychanalyse, dans sa plus grande pointe lacanienne, pointe sur laquelle nous sommes restés tous en équilibre jusqu'à présent, aborde cette question - et la révolutionne - dans la séance du 13 mars 1973 du Séminaire *Encore* (1972-1973), séance que Jacques Lacan débute par son fameux tableau, qu'il vient à l'instant précisément de mettre au tableau noir de l'amphithéâtre qu'il occupe à la Faculté de Droit, au Panthéon, pour y produire son Séminaire.



Ce tableau, Lacan va immédiatement le commenter. C'est ici une avancée révolutionnaire dans la psychanalyse freudienne. La différence sexuelle va y trouver, précisément à cet instant, sa théorisation inscrite dans la question du langage, et non plus référée au corps anatomique et à la biologie, telle qu'elle y restait encore ancrée avec Freud et depuis Freud. La psychanalyse n'est pas - n'est plus -, dès lors, une discipline qui ressortit des Sciences de la Nature (*Naturwissenschaft*), ce qu'elle sera toujours restée dans l'esprit de Freud. Avec

Lacan, la psychanalyse devient, sans ambiguïté, une discipline, plus proche, voire accotée aux sciences du langage, que ressortissant de celles de la $\Phi\upsilon\sigma\iota\sigma$, la science physique depuis les Grecs.

Introduisons-nous au commentaire de Lacan, prononcé en ce 13 mars 1973. Une simple lecture, mais ponctuée, scandée, pour ce soir nous suffira, à vous loger tout cela dans le creux de l'oreille pour la prochaine séance...

D'abord les quatre formules propositionnelles, en haut, deux à gauche, deux à droite. Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre. A gauche, la ligne inférieure, quelque soit x Φx , indique que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x par quoi la fonction Φx est niée, il existe un x qui dit non à la fonction phallique. C'est là ce qu'on appelle la fonction du père – d'où procède par la négation la proposition moins Φx , ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée par la castration au rapport sexuel – en tant que celui-ci n'est d'aucune façon inscriptible. Le tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme sur ce qui, ce Φx , le nie intégralement.

En face, vous avez l'inscription de la part femme des être parlants. A tout être parlant, [comme il se formule expressément dans la théorie freudienne], il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité – attributs qui restent à déterminer – de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans le Φx ou bien de n'en pas être.

Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien femme pour ce qui se trouve être dans la position d'habiter le langage.

Au-dessous, sous la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles, vous avez une indication scandée de ce dont il s'agit.

Du côté de l'homme, j'ai inscrit ici, non certes pour le privilégier d'aucune façon, le S barré, et le Φ qui le supporte comme signifiant, ce qui s'incarne aussi bien dans le S1, qui est, entre tous les signifiants, ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, et qui, quant au sens, en symbolise l'échec. C'est le mi-sens, l'indé-sens par excellence, ou si vous voulez encore, le réti-sens. Ce S barré ainsi doublé de ce signifiant dont en somme il ne dépend même pas, ce S barré n'a jamais affaire, en tant que partenaire, qu'à l'objet a inscrit de l'autre côté de la barre. Il ne lui est donné d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir. A ce

titre, [comme l'indique ailleurs dans mes graphes la conjonction pointée de ce S barré et de ce a], ce n'est rien d'autre que fantasme. Ce fantasme où est pris le sujet, c'est comme tel le support de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne le principe de réalité.

L'autre côté maintenant. Ce que j'aborde cette année est ce que Freud a expressément laissé de côté, le Was will das Weib ? le Que veut la femme ? Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine. Qu'est-ce à dire ? – sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien se trouve ainsi ignoré. Ce champ est celui de tous les êtres qui assument le statut de la femme – si tant est que cet être assume quoi que ce soit de son sort. De plus, c'est improprement qu'on l'appelle la femme, puisque comme je l'ai souligné la dernière fois, le la de la femme, à partir du moment où il s'énonce d'un pas-tout, ne peut s'écrire. Il n'y a ici de la que barré. Ce L a rapport, et je vous l'illustrerai aujourd'hui, avec le signifiant de A en tant que barré.

L'Autre n'est pas simplement ce lieu où la vérité balbutie. Il mérite de représenter ce à quoi la femme a foncièrement rapport. Nous n'en avons assurément que des témoignages sporadiques, [et c'est pourquoi je les ai pris, la dernière fois dans leur fonction de métaphore]. D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre. [C'est là ce qu'aujourd'hui je voudrais tenter d'articuler de plus près].

La femme a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que, comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre. [Je ne puis ici que supposer que vous évoquerez mon énoncé qu'il n'y a] pas d'Autre de l'Autre. L'Autre, ce lieu où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du signifiant, est, dans son fondement, radicalement l'Autre. C'est pour cela que ce signifiant, avec cette parenthèse ouverte, marque l'Autre comme barré – S de grand A barré.

Comment concevoir que l'Autre puisse être quelque part ce par rapport à quoi une moitié - [puisqu'aussi bien c'est grossièrement la proportion biologique] – une moitié des êtres parlants se réfère ? C'est pourtant ce qui est là écrit au tableau par cette flèche partant du L. Ce L ne peut se dire. Rien ne peut se dire de la femme. La femme a rapport à S de grand A et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque, d'autre part, elle peut avoir rapport avec Φ .

Φ , nous le désignons de ce phallus tel que je le précise d'être le signifiant qui n'a pas de signifié, celui qui se supporte chez l'homme de la jouissance phallique. Qu'est-ce que c'est ? – sinon ceci, que l'importance de

*la masturbation dans notre pratique souligne suffisamment, la jouissance de l'idiot.*³

Nous verrons la prochaine fois, pourquoi, une femme, quand elle jouit, peut, elle, échapper, partiellement, à la jouissance de l'idiot (du grec *idiotès*, ἰδιότης, particulier, ignorant), parce qu'elle a rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre. Alors ne serait-ce pas cela déjà la part du féminin... ? Je vous laisse cogiter là-dessus.

³ J.Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, 1972-1973, Seuil, 1975, séance du 13 mars 1973, pp.74-75.